BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
DON
156527

MÉMOIRES

DE

LOUIS-HENRI DE LOMÉNIE

COMTE DE BRIENNE

DIT

LE JEUNE BRIENNE

PUBLIÉS

D'APRÈS LE MANUSCRIT AUTOGRAPHE
POUR LA SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE

PAR

PAUL BONNEFON

SOCIÉTÉ DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
1918

TOME DEUXIÈME

A PARIS
SOCIÉTÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE
46, RUE JACOB

1917

380

LIVRE SEPTIÈME.

VOYAGE DE LAPONIE [1].

SOMMAIRE. — *L'auteur prend la résolution de faire le tour du golfe Bothnique pour se rendre par la Finlande, la Livonie, la Courlande et la Prusse ducale à Dantzig. Part de Stockholm le 2 février 1655. Son arrivée à Upsal, où la Reine Christine se démit de ses États. Portrait de cette fameuse Reine. Lettre d'elle à M. Chanut, du dernier février 1654. Mines d'argent et de cuivre. Description des mines de Cupperberg. Description de la Laponie telle qu'elle est dans l'Itinéraire latin de l'auteur. Ne passe point plus loin qu'Uma, et pourquoi. Traverse la mer Baltique en traîneaux sur la glace. Arrive à Abo, capitale de Finlande. Passe par Narva, ville anciennement de la Moscovie, qui appartient maintenant à la couronne de Suède. De là à Riga, capitale de la Livonie, et y séjourne un jour ou deux pour se reposer. Gouvernement politique des Suédois. Va voir le duc de Courlande à Mitau, où ce prince fait sa résidence ordinaire. Description de ce petit État. Entre dans la*

1. *Note de Brienne* : « Il faut deux mois de marche continuelle pour faire le voyage par terre, en côtoyant le golfe Bothnique, de Stockholm à Dantzig. »

cie et d'Helsingie [1], nous nous reposâmes un demi-jour à Hudikswall [2], petite ville de cette dernière province. De là, le jour d'après, nous arrivâmes par un fort mauvais temps à Sundswall [3], en Medelpadie, que le grand fleuve Niurund [4] sépare de l'Helsingie. Il est fort large, c'est tout ce que je puis dire, ne l'ayant traversé que sur la glace. De là, ayant passé une autre rivière nommée Indal [5], qui vient des montagnes de Norvège, nous entrâmes dans la province d'Angermanie, où à grand'peine trouvâmes-nous à coucher. Ensuite, il nous fallut monter avec beaucoup de difficultés par des rochers fort escarpés et où nos chevaux avoient beaucoup de peine à se tenir, tout au haut du fameux Mont Scula, dont les gens du pays content tant de fables [6]. Ils disent qu'il [est] infesté d'esprits aériens et de sorciers, qui font leurs maléfices et leurs prestiges dans les antres et les cavernes de ce mont. Enfin, nous nous arrêtâmes à Umea [7], capitale de la Bothnie occidentale et qui

1. Le Gestrikland et l'Helsingland.

2. Ville maritime de la province ou län de Helsingland (Suède centrale), au fond d'une baie du golfe de Bothnie.

3. Sundswall, port de commerce de la province de Westernorrland (Suède centrale), fondé par Gustave-Adolphe, en 1624.

4. Le cours d'eau que Brienne appelle ainsi, et *Niurundus* dans son Itinéraire latin (2e éd., p. 51), est nommé *Luisna* par Nicolas Samson dans la carte qui accompagne cet ouvrage. C'est le Ljusne-Elf.

5. L'Indals-Elf, plus puissant que Brienne ne le laisse entendre, est l'émission du lac Storsjö.

6. A quel mont Brienne fait-il allusion? Serait-ce quelque sommet de la Suola-Selka, plateau situé plus au nord, entre la Laponie et la Finlande?

7. Umea, ville de la Suède septentrionale, chef-lieu de la province de Vesterbotten, à 510 kilomètres au nord de Stockholm.

donne son nom d'Umea-Lapmarck, à la première habitation des Lapons, qu'on trouve en sortant des limites de la Suède. Notre premier dessein étoit de pousser jusqu'à Torne [1], qui est tout à l'extrémité du golfe Bothnique et donne son nom au canton de Torn-Lapmarck. Mais comme on nous dit à Umea que la foire, qui est ce qu'il y a de plus curieux à voir, ne s'y tenoit pas alors et que depuis quelques jours il y avoit, à quelques quatre lieues d'Umea, une bande ou horde de Lapons, qui changent d'habitation comme les Scythes et portent, comme on dit, tout leur saint-crépin avec eux, pour ne pas dire toujours leur bagage, et que qui a vu une habitation de Lapes se peut vanter d'avoir vu tout ce qui se voit dans les autres, nous changeâmes d'avis et abrégeâmes par ce moyen notre voyage de vingt bonnes journées au moins. Nous étions bien près de 65° degrés, et delà il n'y a plus guère loin jusqu'au 70°, au delà duquel personne n'est jamais allé, que je sache, sans s'en être repenti. Et notre hôte, fort honnête homme qui avoit longtemps servi en qualité de *rittmeister*, dans les guerres d'Allemagne, sous le chancelier Oxenstiern et le maréchal Horn [2], s'étant offert de nous servir de guide, nous le prîmes au mot et arrivâmes en peu d'heures au quartier des Lapons, qui s'étoient un peu approchés d'Umea, ce qui fit que nous eûmes assez de temps pour y retourner encore ce jour-là même. La Laponie étant le

1. Tornea, ville de la province d'Uleaborg. Cette ville, qui est la plus septentrionale de la Finlande, fut fondée en 1620 par ordre de Gustave-Adolphe.

2. Il en est assez longuement question ci-dessous (p. 335).

terme principal de notre long voyage du Nord, nous fûmes ravis quand on nous dit (après que nous eûmes traversé une petite rivière qui se décharge dans le grand fleuve Umea [1], qui donne son nom à la ville et à toute la province et va se précipiter dans la mer Glaciale, à quelques lieues au delà de la capitale de ce canton, où nous étions arrivés le jour précédent assez tard), nous fûmes, dis-je, ravis de nous voir enfin dans le pays qui avoit excité notre curiosité et qui toutefois ne nous parut en rien différent de la Medelpadie et de l'Angermanie. Nous rencontrâmes peu après l'habitation des Lapons, et voici ce que j'en ai [dit] dans mon Itinéraire, et ce qui a donné sujet au sieur Scheffer [2] de faire un gros livre contre moi, comme si je n'avois jamais été en Laponie [3] ; mais, respect à mes lecteurs, il en a menti par la gorge, et je vais bientôt lui faire voir,

1. Umea-Elf, fleuve de la Suède septentrionale. Ce que Brienne en dit ici est assez exact.

2. Jean Scheffer, né à Strasbourg en 1621, vint en Suède à l'âge de trente ans, et, accueilli avec faveur par la reine Christine, y devint professeur à l'académie d'Upsal et bibliothécaire à la place de Freinshemius. Il mourut le 26 mars 1679. Voy. le *Dictionnaire* de Moréri, 1759, t. IX, 2e partie, p. 247.

3. *Joannis Schefferi, Argentoratensis, Lapponia, id est regionis Lapponorum et gentis nova et verissima descriptio. In qua multa de origine, superstitione, sacris, magicis, victu, cultu, negotiis Lapponum, item animalium, metallorumque indole, quae in terris eorum proveniunt, hactenus incognita produntur et eiconibus adjectis cum cura illustrantur* (Francfort, Christian Wolff, 1673, in-4°). Cet ouvrage, où Brienne est contredit deux ou trois fois (notamment p. 26), fut traduit en français par le P. Lubin, augustin, et la traduction vit le jour en 1678 (Paris, veuve Olivier de Varennes, 1678, in-4°).

comme on dit, son bec jaune, et au Père Lubin aussi, son traducteur. *Gens natura deformis, etc.*

Les Lapons sont petits et laids, et ce défaut est commun à tous ces peuples [1]. Les hommes et les femmes n'ont guère plus de trois pieds de haut, et tous les hommes surtout la tête fort grosse. Les femmes, avec leurs habits de peaux de rennes, sont assez gentilles, et M. Blondel, qui est grand ribaud, avoit grande envie de badiner avec celle qui conduisoit le traîneau dans lequel il retourna à Umea ; mais la Lapone se moqua de lui et prit le tout en railleries, ou, si l'on veut, en bonne part ; car les Lapones sont aussi aises que les autres femmes qu'on leur en conte, et il ne tint qu'à La Routière de repasser celle qui m'avoit mené, qui étoit fort jolie et paroissoit de très bonne composition. Ces peuples n'ont point de demeure fixe ; mais ils dressent leurs tentes et leurs pavillons, qui ne sont que quatre ou cinq méchantes perches liées négligemment par le bout d'en haut et vont en s'écartant par le bas, fichées en terre et couvertes par des liens d'écorces de bouleau dont tout le Nord est plein, assez mal attachées et qui pendent de haut en bas sur les perches et tiennent les unes aux autres par un bout de corde de la même écorce tortillée. Ces peuples, dis-je, dressent leurs cabanes tantôt aux bords des lacs ou des rivières, tantôt aux lisières des bois, comme ils avoient fait aux lieux où nous les rencontrâmes, ici pour chasser, là pour pêcher, et leurs

1. Regnard n'a pas manqué, lui aussi, de faire la description du Lapon (*Œuvres*, 1731, t. I, p. 128). Il a noté quelques traits qui avaient frappé Brienne et d'autres qui lui ont échappé.

chasses et leurs pêches ne laissent rien dans les lieux où ils ont séjourné. Mais la nature, quand ils en sont partis, a soin de repeupler ces forêts et ces rivières, ces lacs et ces mers. Je viens de dire comment sont faites leurs tentes. Il suffit d'ajouter ici, pour en donner une idée conforme à la vérité, que le feu se fait au milieu à plate terre, autour duquel femmes et hommes sont assis, sur leur cul, comme des singes, auxquels certes ils ne ressemblent pas trop mal. La fumée leur rend les yeux fort larmoyants et fort châssieux ; mais ils n'y prennent pas garde de si près. Ils mangent la chair des bêtes qu'ils tuent toute crue et sans la faire cuire, sinon à l'air, de même que le poisson, qui n'est pas tant mauvais qu'on pense de cette sorte, pourvu qu'on l'ait salé auparavant que de l'exposer à l'air et au vent du Nord, qui en peu de jours le rend dur comme du bois. Ils n'ont pour toute boisson que l'eau de la neige fondue ; ce n'est pas qu'ils ne boivent volontiers de l'eau-de-vie quand on leur en donne. Le plus grand régal qu'on leur puisse faire est une pipe et un bout de tabac. Nous leur en donnâmes un rouleau tout entier, pour leur peine de nous avoir ramenés de leur canton à la ville d'Umea, comme nous dirons bientôt.

Les hommes n'ont point d'autres habits que les peaux de leurs rennes, le poil en dehors. Ces rennes sont des animaux à quatre pieds, assez semblables à nos daims et qui sont plus vites que les cerfs [1]. Ils

1. Voy. Regnard, *Œuvres*, 1731, t. I, p. 150, qui décrit les rennes avec abondance et pittoresque. *Renne* était alors du genre féminin.

ne leur ressemblent point du tout, ni par la couleur de leur poil, qui est plus grisâtre, ni par les jambes, qu'ils ont bien plus grosses, ni par la pince du pied, qu'ils ont bien plus large (et je doute même qu'elle soit fendue, ou, si elle l'est, elle est toute pareille au pied du bœuf) ; mais ils leur ressemblent un peu par les cornes, avec cette différence pourtant que les rennes ont deux rangs de cornes, l'un par derrière qu'ils couchent comme les cerfs font leur bois sur le dos, et l'autre sur le front, qui se retrousse un peu par le devant. La figure que le sieur Silvestre [1], qui m'a montré à dessiner, en a faite, et qui est dans mon journal, n'est pas bien, et c'est peut-être ce qui a trompé M. Scheffer. Mais c'est peu de choses, et ceux qui ne seront pas contents de cette description n'ont qu'à voir l'animal dont je parle très bien représenté dans la traduction de l'histoire fabuleuse de cet auteur, que le Père Lubin [2], Augustin, a traduite en françois ; si le reste étoit aussi bien que les figures je n'aurois rien à dire contre. J'ajouterai seulement un mot ici que je n'avois pas mis dans ma relation latine : à savoir que les andouillers des rennes ne sont pas pointus comme ceux des cerfs, mais arrondis par le bout comme ceux des daims, et joints ainsi que les leurs en forme de main au bout

1. Israël Silvestre, graveur et dessinateur, né à Nancy, le 15 août 1621, mort au Louvre, le 11 octobre 1691. La planche qu'il a donnée à l'*Itinéraire* de Brienne ne se trouve que dans la seconde édition de cet ouvrage, à la page 43.

2. Augustin Lubin, né à Paris le 28 janvier 1624, mort dans la même ville le 7 mars 1695. Il a composé et publié plusieurs ouvrages de géographie sacré ou profane.

de leurs cornes, tant à celles de devant qu'à celles de derrière. D'ailleurs, la figure de Silvestre est très bien pour le traîneau de Lappe et pour l'habit du Lapon qui est sur le devant de la planche, et le paysage ne peut être mieux ni plus vrai. Outre les peaux de rennes dont les hommes se servent à nu pour vêtement, les femmes se font de leurs mains très adroites une espèce de chemise, ou pour mieux dire de haire, non de toile, à la vérité, mais d'un réseau fort artistement entrelacé, en forme de filet à pêcher, avec des nœuds à tous les losanges ; et ce réseau est tissu des nerfs de leurs rennes, qu'elles séparent en filaments et filent ensuite. L'on attèle la renne de la manière que je vais dire au petit traîneau qui est fait d'écorce d'arbre de bouleau ou autre qui m'est inconnu, et dont la figure ressemble à un petit bateau et n'a pas plus de trois pieds et demi de long [1]. Il n'y a que pour tenir deux personnes accroupies sur leur cul, car qui voudroit se coucher de son long dans une telle machine ne le pourroit. On passe entre les jambes de la renne une longue courroie de cuir, qui par un bout est liée au devant de la proue du petit bateau, non roulant, mais glissant à plate terre sur sa quille, et qui par l'autre est passée à l'entour du col de l'animal : cela ne l'embarrasse nullement, sa longe qui est platte s'appliquant contre son ventre quand il court et n'ayant que la longueur qu'il faut pour ne pouvoir s'embarrasser dans ses jambes, ou pour mieux dire ses

1. Regnard dit que les Lapons nomment les traîneaux *Palaha* (*Ibid.*, p. 156).

jambes s'empêtrer dans sa longe. Ces rennes sont d'un très grand usage à ces sauvages, et les fournissent abondamment de tout. Ils s'habillent, comme j'ai dit, de leurs peaux et s'en font des bottines et des gants fort chauds. Ce sont des moufles qui n'ont que le pouce seulement et un fourreau pour les quatre autres doigts. Ils se nourrissent de leur lait et on fait d'excellents fromages dont j'ai mangé. Elles les traînent et portent leur bagage où il leur plaît. Quand elles sont vieilles, et ne peuvent plus servir, ils les tuent et ils les mangent. La chair en est aussi bonne que celle des cerfs et des chevreuils. Enfin de leurs os ils font des couteaux, des arcs et des flèches pour tuer leurs semblables. Voilà précisément ce que j'ai dit dans mon Itinéraire et ce qui a donné occasion au gros livre de Jean Scheffer, auquel je répondrai aussitôt que nous serons arrivés à Dantzig, jugeant à propos de n'interrompre point le fil de notre narration. Je me hâte donc d'achever ce VII[e] livre pour lui donner son reste, et nous verrons comment lui ou son traducteur y répondront. Cela grossira prodigieusement ce volume, et je n'ai pas cru le devoir insérer dans ce livre de crainte de le rendre monstrueux, mais d'y joindre seulement ma réponse comme par forme de supplément. Ainsi j'abrégerai ce livre VII autant qu'il me sera possible, parce qu'y joignant ma lettre au Père Lubin il sera presque aussi gros que les deux premiers de cette seconde partie, c'est-à-dire que le V[e] et le VI[e] de mes Mémoires.

Quand nous eûmes suffisamment parcouru l'habitation des Lapons d'Umea-Lapmarck, que nous les

eûmes questionnés par nos truchements sur les choses que nous voulions savoir d'eux, et dont je parle amplement dans ma réponse au sieur Scheffer, enfin quand nous eûmes tout vu ce qu'il y avoit à voir, jusqu'à obliger une mère à donner à téter devant nous à deux petits gaillards qu'elle avoit eus d'une ventrée [1], ce qu'elle fit de fort bonne grâce, leur présentant à chacun à la fois un de ses tétons, gros et pleins de lait au possible et que les deux Laponaux ne purent vider, nous reprîmes le chemin de la ville et demandâmes au maître de la case s'il vouloit bien nous y conduire sur ses traîneaux et avec ses rennes, pour du tabac que nous lui promîmes. A quoi il s'accorda volontiers et dit à ses filles d'apprêter les harnois et d'aller prendre les rennes, qui étoient là à l'entour à paître l'herbe, qu'elles tirent de dessous la neige avec leurs dents, après avoir longtemps gratté du pied, et ne laissoient pas de fort bien manger. Elles les eurent prises et attelées en un moment aux traîneaux, quatre en tout, dans l'un desquels je me mis avec la plus jolie Lapone, M. Blondel avec l'autre. La Routière, dans le troisième seul, croyoit qu'il le mèneroit bien ; mais la renne qui n'entendoit pas le françois et alloit aussi peu à dia ! qu'à hue ! haut, se retourna tout à coup et l'eut tué de son pied de devant si on ne fut venu

1. Brienne n'a pas cru devoir reproduire ici la remarque assez crédule qu'il fit, prétend-il, devant la reine Anne d'Autriche, sur la fécondité exceptionnelle des Lapones (voy. t. I, p. 341). Regnard prétend, au contraire, que les Lapons ont peu d'enfants et qu'on n'en trouve presque jamais six dans une même famille.

promptement à son secours, tandis qu'avec son fouet il écartoit la bête le mieux qu'il pouvoit, ce qui ne l'empêcha pas d'être blessé à la jambe et à la cuisse, quoique non dangereusement. Et dans le quatrième, La Souche et Dumont se placèrent comme ils purent et la renne qui les traînoit, plus docile que sa compagne, suivit fort bien dès qu'elle nous vit partis, sans qu'ils lui donnassent un coup de fouet durant tout le chemin qui étoit bien de la valeur de trois bonnes lieues de France, que nous fîmes en moins d'une heure. Je n'ai jamais été si vite : on eût dit que le diable nous emportoit, et cependant quand nous arrivâmes à Umea, nos rennes ne suoient pas et n'étoient point essoufflées. *Anteunt-que ventos*. Elles vont certes plus vite que le vent et un vaisseau à toute voile auroit peine à les suivre, au moins sur la terre. Elles sont si sûres du pied qu'elles ne bronchent jamais, et c'est un plaisir de voir une Lapone descendre du haut d'un rocher escarpé, couvert de neige à la vérité, dans son petit bateau qu'elle soutient d'une main avec une longue perche de peur qu'il ne se renverse, et n'entraîne la renne et tout l'équipage en bas : ce qui n'arrive point tant ces femmes sont adroites et les gentils animaux faits à ce badinage. La bête cependant court à toutes jambes, la tête en bas, comme elle feroit en un lieu uni. Nous en eûmes le plaisir, mais nous n'en voulûmes pas faire l'expérience nous-mêmes. Nous donnâmes aux deux femmes ou filles et à l'homme qui nous avoient conduits un rouleau de tabac, quatre pipes et un flacon de brandevin, dans un pot de terre. Tout cela nous revenoit à

4 livres 10 sols environ. Jamais je ne vis des gens si aises. Nous les fîmes chanter et danser, ce qu'elles font fort joliment, à leur façon sauvage ; mais ce qui me plut le plus, ce fut de les voir lutter avec beaucoup de souplesse de corps. Enfin la plus petite renversa la plus grosse et lui donna un bon soufflet sur la joue pour sa peine de s'être laissé vaincre, et l'autre n'en fit que rire.

Nous étant ainsi séparés des Lapones, très satisfait d'elles, hormis M. Blondel, qui étoit fâché d'avoir été refusé par une sauvagesse, nous côtoyâmes assez longtemps, allant toujours de l'Ouest à l'Est, le cap un peu au Nord, la mer Baltique, autrement dit Oestzée, pour passer quand nous trouverions un endroit propre dans les îles qui sont entre Umea et la Finlande, ou Finningie, ou Finnonie, pour traverser de là la mer glacée sur nos traîneaux [1]. Mais la glace étoit si haute sur les bords qu'on l'eût prise de loin pour des pointes de rochers ; enfin nous

1. Je ne sais si la façon de passer le golfe de Bothnie que Brienne va décrire, et qu'il dit avoir employée, est bien usitée et commode. Elle n'est pas invraisemblable, car la partie de la mer qu'il prétend avoir traversée ainsi est la moins large, et, entre Umea et Wasa, l'archipel d'Ost Qvarken, et ses mille écueils, rétrécit singulièrement le golfe, que la glace recouvre l'hiver. Les géographes prévoient même que les îlots finiront par combler le passage. (Elisée Reclus, *Nouvelle géographie universelle*, t. V, p. 329.) L'entrée du golfe de Bothnie, qui est cependant plus large et plus agitée en courants, à hauteur des îles d'Aland, est presque toujours recouverte, l'hiver, d'une épaisse couche de glace, et c'est ainsi, qu'en 1809, des cavaliers cosaques purent y passer pour venir surprendre la ville suédoise de Grisseldam.

entrâmes par un assez méchant endroit sur la glace, et nous fûmes cahotés plus d'une heure durant. Je ne savois d'abord ce que c'étoit, parce que la nuit nous avoit pris il y avoit plus d'une heure, et ce cahotement-là ne me plaisoit pas trop. J'en parlerai tantôt plus au long, et la chose est très digne de remarque. Nous ne pûmes faire le trajet qu'en deux jours, et ce soir-là, ou pour mieux dire cette nuit-là, nous arrivâmes fort fatigués à une méchante cabane de pêcheurs, qui étoit dans une des îles dont je viens de parler et dont je n'ai point su le nom, ni Samson aussi, qui a fait la carte de mon voyage [1]. La neige nous avoit depuis Umea toujours donné dans le nez, à gros flocons, et l'impérial de mon traîneau en pensa être enfoncé et nous accablés. Nous nous repentîmes fort de n'avoir pas attendu dans la ville, où nous étions très bien accommodés, jusqu'au lendemain pour en partir ; mais la faute étoit faite et il la fallut boire. Joignez à cela un vent de Nord qui cingloit d'importance et qui s'augmenta si furieusement, le jour suivant, que nous fûmes contraints de rester dans ce méchant gîte, où nous ne trouvâmes que de la bouillie à manger. Mais nos provisions remédièrent à ce petit défaut, et je me trouvai mal d'avoir trop mangé de lait, dans lequel ces bonnes gens font bouillir leur biscuit et le remuent jusqu'à ce qu'il soit tout en bouillie, ce qui n'est point méchant au goût, mais charge beaucoup l'estomac. Nous avions mis du sucre par dessus,

1. Ce ne peut être qu'une des îles de l'archipel d'Ost Qvarken.

ce qui rendit ce mets rustique très agréable, qui certainement ne m'auroit point fait de mal si j'en eusse mangé moins.

Enfin, le vent s'étant apaisé, le jour d'après notre arrivée en cette île, environ sur les onze heures du soir, nous nous levâmes, et nous étant pourvus d'un très bon guide qui marchoit devant nous avec la boussole en main, nous partîmes de ce triste lieu le 13 des kalendes de mars, c'est-à-dire le 17 de février, pour ne point faire un mystère d'une chose que tout le monde sait, quoiqu'on ne compte plus les jours des mois par ides ni kalendes. Nous partîmes, dis-je, de cette île sauvage plus de trois heures avant le jour, et arrivâmes au bord de la grande mer, c'est-à-dire du plus grand bras qui nous restoit à traverser ; et nous fûmes contraints en attendant le lever de l'aurore, qui tardoit tant à venir, de nous arrêter à la rive d'un bois, où nous fîmes bon feu, notre guide n'ayant pas voulu passer outre qu'il ne fût jour. Mais ce feu que nous avions allumé au milieu de la neige, quoique d'un côté il nous fit beaucoup de bien, de l'autre pensa nous faire à tous tomber les ongles des pieds, car la neige, venant à se fondre par la chaleur de ce bon feu, nous travailloit nos bottines fourrées, et le vent, quand nous fûmes dans nos traîneaux, nous les gela si bien sur les pieds que nous ne pouvions plus les retirer. Il fallut toutefois le faire et nous frotter au plus tôt les pieds avec de la neige, de peur que, les ayant eus gelés, les ongles ne nous tombassent et qu'il ne s'y fit des ulcères dont on ne guérit jamais. En ce trajet, le plus extraordinaire et le plus rude qu'homme de mon

âge d'alors et de ma qualité, je voulois dire de ma complexion assez délicate, ait jamais fait, M. Blondel eut le nez gelé, et le soleil donnant dessus, nous le fit paroître transparent. Ce que notre guide apercevant, il y appliqua le remède ordinaire, c'est-à-dire de la neige, qu'il laissa quelque temps dessus, puis pressa avec ses doigts le nez de mon gouverneur, qui eut sa bonne part aussi bien que moi, jusqu'à ce que le sang y fut revenu ; après quoi, il y mit encore de l'eau de neige, fondue seulement à la chaleur de sa main, et il n'en arriva aucun fâcheux accident à M. Blondel, que la peur qu'il eut de voir tomber son pauvre nez à ses pieds. Je dois dire aussi en cet endroit, puisqu'il m'en souvient, que La Jeunesse, mon seul laquais, car Major, son camarade, fort joli garçon, étoit mort à Stockholm d'une maladie fort aiguë, avoit une grosse fièvre et une purésie[1] presque formée quand nous traversâmes le mer Glaciale, et que son mal le pressant beaucoup, La Souche, mon chirurgien, le saigna, tout en chemin faisant, dans son traîneau, où il l'avoit mis pour en avoir soin. Son mal lui vint de pure paresse : il avoit eu froid et s'étoit fort échauffé à marcher, croyant bien faire, puis arrivant dans le poêle fort chaud de l'île où nous séjournâmes un jour et demi, sans s'essuyer, il s'endormit dans le poêle et se réveilla avec un très grand mal de côté. Il n'avoit point d'esprit du tout et étoit le plus grand dormeux que j'aie jamais vu de ma vie, et si paresseux qu'il se laissa geler les pieds faute de s'être bien couvert dans ce trajet. On déli-

1. Une pleurésie.

béra si, à cause de sa purésie, on lui appliqueroit dessus de la neige : La Souche n'en étoit pas d'avis, mais le paysan qui nous conduisoit dit que si on ne le faisoit, la gangrène, le soir, dès que ses pieds auroient senti le chaud du poêle, s'y mettroit. Ainsi on lui appliqua le remède souverain et immanquable, et aussitôt se sentit soulagé notablement de son mal de côté et guérit fort bien. Un bon laquais en fut mort cent fois ; ce maraud-là, que nous n'aurions pas fort regretté, s'il fut mort, triompha par son indolence, et à force de sommeil (car il dormoit toujours), de tant de maux, et je le ramenai à Paris gros et gaillard, ce qui m'a fait dire souvent depuis que les bêtes et les sots meurent bien plus rarement que les gens d'esprit.

Enfin, le jour vint, et nous nous mîmes en chemin par un fort beau temps et fort calme, chose ordinaire après la tempête. Mais à peine eûmes-nous fait quatre ou cinq bonnes lieues de chemin, que nous trouvâmes une grande crevasse dans la glace, au milieu de la mer, dont nous avions entendu le bruit, comme d'un grand coup de canon, de plus d'une lieue loin. Notre guide nous dit que cela arrivoit souvent, mais qu'il n'y avoit point de danger, pourvu qu'on ne se trouvât pas dessus l'endroit où la glace se fendoit. Cette fracture avoit plus d'une toise de large, au lieu où nous l'aperçûmes. Il fallut la remonter en la côtoyant près d'une bonne demi-lieue, où commençant à s'étrécir et la mer ne paroissant plus au bas de la fente, qui tenoit encore, nous fîmes un pont de planches par dessus cet endroit, qui n'avoit que trois pieds et demi de large

ou un peu plus, et nos traîneaux passèrent à la file par dessus. Ces planches sont de grand usage pour de pareils accidents dans les voyages du Nord. Pour moi qui en ce temps-là sautois fort bien, je ne voulus pas passer sur le pont de planches, mais je franchis, en prenant un peu d'escousse, ce fossé de glace, pour pouvoir un jour me vanter d'avoir sauté le golfe Bothnique [1]. A peine étions-nous échappés de ce péril, que nous tombâmes, comme on dit, de Scille en Charibde, ou de Charibde en Scille, car c'est bonnet blanc et blanc bonnet ; car nous étant écartés de notre route, nous rencontrâmes des montagnes de glace comme celles que nous avions passées devant que d'arriver à l'île sans nom dont j'ai parlé. Ces montagnes, dont quelques-unes ont dix pieds de haut, d'autres quatre, d'autres trois, les moindres deux ou deux et demi, se forment de la manière dont je le vais dire, sur le rapport de notre guide. Durant que la glace, me dit-il, est encore foible, c'est-à-dire au commencement des premières gelées, s'il fait quelques tempêtes, le vent la sépare en morceaux, aidé de la mer qui la soulève par dessus, parce qu'elle est agitée à quelque distance de là, où elle n'est pas encore prise. Sur quoi, la gelée devenant plus forte, elle arrête ces pièces de glace flottantes, et glace, pour ainsi dire, les ondes et les vagues de la mer. Enfin, sur les quatre heures du soir à ma montre, qu'il faisoit encore assez clair à cause de la blancheur de la neige jointe au crépuscule, car le

1. Brienne s'est déjà vanté de son talent à faire des sauts. (voy. t. I, p. 66).

soleil venoit de se coucher à trois heures et un quart, à ce que me dit M. Blondel qui y avoit pris garde, nous arrivâmes après beaucoup de fatigues et d'aventures au bord de la Bothnie orientale, où ayant bu un peu d'eau-de-vie pour réparer nos forces, où nous remarquâmes (ce qui n'étoit point encore arrivé jusqu'alors) des glaçons qui commençoient à s'y former, et trouvâmes notre vin d'Espagne dur comme une pierre dans nos bouteilles, dont deux furent cassées parce qu'elles étoient trop pleines et que nous n'avions pas eu la prévoyance de les déboucher ; ce que nous fîmes depuis, et pareil accident n'arriva plus. Ayant pris terre, nous marchâmes encore environ deux bonnes heures et arrivâmes sur les six heures du soir à Vasa [1], assez bon bourg, petite ville, si l'on veut, de la Bothnie orientale, et le jour d'après, à Bienebourg, ou Bienburg [2], après avoir été tout le jour engagés dans les vastes forêts de la Thavastie, dont les arbres plioient sous le faix de la neige dont ils étoient tous couverts : *densissimas*, ai-je dit dans mon Itinéraire, *silvas, laborantes sub nivium pondere*. Depuis, nous remarquâmes, à la vérité, un pays moins inculte et sauvage, mais où il ne laissoit pas de faire bien plus cher vivre. A peine y trouve-t-on le nécessaire, et

1. Vasa ou Wasa, actuellement Nikolaïstadt, port de Finlande sur le golfe de Bothnie. Vasa reçut ses franchises en 1606 et son nom en 1611.

2. Bienburg ou Bierneburgue, Björneborg, l'un des ports les plus considérables de la Finlande, à 170 kilomètres au nord d'Abo, et plus éloigné encore au sud de Vasa, ce qui rend impossible d'effectuer le trajet entre ces deux villes aussi rapidement que Brienne le dit ici.

si nous n'eussions eu avec nous de quoi manger, nous aurions fait très méchante chère à Millakula[1], le plus sale et le plus vilain lieu que j'aie vu dans tous mes voyages. Là nous vîmes avec étonnement, non sans en avoir mal au cœur, les femmes et les hommes, les porcs et les chevaux, les garçons et les filles, les poules et les vaches, tout pêle-mêle dans le poêle, nus comme la main, pas même un linge devant eux, qui suoient à bon compte comme des gens qu'on auroit mis sous l'archet[2], qui, nous voyant, sortirent en cet état pour s'aller laver le corps à un petit ruisseau, où ils avoient fait exprès un trou dans la glace, puis vinrent se remettre fort gravement et sans rougir de leur nudité au coin de leur fourneau, qui étoit extrêmement ardent, auprès de leurs animaux, qui étoient dans leurs ordures jusqu'au ventre. Nous n'y trouvâmes rien du tout à manger, sinon une espèce de bouillie faite avec un peu de lait et force son, dont leurs cochons mangeoient à même auge avec ces hommes honnêtes, plus sales et plus bêtes que ces animaux immondes, et c'est là leur unique nourriture. J'ai mis auge au lieu de jatte de bois, parce qu'il n'y a pas grande différence et qu'il est vrai que les pourceaux mangeoient les restes de ces hommes et de ces femmes, qui nous faisoient bondir

1. Quelle localité Brienne désigne-t-il ainsi ? Je ne saurais le dire ; et le vague commentaire dont Samson accompagne ce nom dans son index géographique ne sert pas à l'expliquer.

2. « On dit figurément et proverbialement qu'un homme a passé sous l'archet, lorsqu'il a passé par le grand remède, qu'il a été obligé de suer ; et cela à cause de la manière dont est fait le bois de lit où on met coucher ces sortes de malades » (*Dict.* de Furetière, v° *Archet.*)

l'estomac et me dégoûtèrent si bien de lait pour leur en avoir vu manger avec leurs sales mains que je fus plus de trois mois sans en pouvoir sentir l'odeur seulement, quoique d'ailleurs j'aime fort le lait. Enfin, étant sortis de cet infâme gîte, où nous ne payâmes rien parce que nous n'y avions rien dépensé pour nos personnes (c'est comme je l'entends, car nos chevaux y firent bien meilleure chère que nous et eurent, cette nuit-là, l'honneur de coucher avec nous en même chambre), nous arrivâmes à Abo [1], capitale du duché de Finlande ou Finelande (en latin *Finningia*), où nous nous reposâmes un jour. L'évêque d'Abo étoit, avant le schisme, suffragant de l'archevêque d'Upsal. La ville est assez jolie pour le pays, elle est située sur la rivière Avioroki, qui se décharge un peu au-dessus de la ville, du côté du nord, dans la mer Baltique. Il y a un collège, mais point d'université. M. E. Guldenstelps [2] en étoit le principal, homme fort civil et avec qui je fis connoissance. Il me donna son livre qui a été supprimé par ordre exprès du conseil aulique de Stockholm, par devant lequel il fut cité pour ce sujet. En voici le titre, si j'ai bonne mémoire : *Epitome descriptionis Sueciae, Gothiae, Fenningiae, etc., subjectarum provinciarum, studio et opera Evrardi Guldenstelpii, Patricii Aboensis, J. C., gymnasiique Aboensis rec-*

1. Abo, en finlandais *Tourkon*, port de commerce et chef-lieu de la province du même nom. La ville est traversée par la petite rivière d'Aoura qui s'y jette dans la mer.

2. Michel-Olaï Wexionius, anobli en 1647, sous le nom de Gylsdenstolpe, né le 9 février 1609, mort le 28 juin 1670. Il était professeur de droit à l'Université d'Abo depuis 1647.

tori, et Professorum Decani, edit. in lucem. Aboae, anno a reparat. salut. per Dominum Nostrum Jesum Christum 1650, in-8° [1]. J'en avois déjà une copie de la main du sieur Barth, mon secrétaire allemand, qu'il avoit imitée page pour page sur l'exemplaire imprimé dont M. Guldenstelp (ou Guldenstolp) avoit fait présent à M. Piques [2], résident de France, que M. d'Avaugour releva. M. Piques, homme très civil et très poli, me le prêta donc de fort bonne grâce et me le laissa tant que je voulus. Ce bon professeur d'Abo fut bien aise de voir l'état que j'avois fait de son ouvrage et me pria, comme j'ai dit, d'en vouloir bien recevoir de sa main un exemplaire imprimé et au titre duquel son nom n'étoit plus, parce que le Conseil aulique l'avoit ainsi

1. « Ce travail estimé, dit-on dans l'article *Gylsdenstolpe* de la *Nouvelle biographie générale* de Didot-Hoefer, avait déjà été publié sous forme de dissertations ; il traite de la géographie et de l'ethnologie des états du roi de Suède, des antiquités qui s'y trouvent, des langues qui y sont parlées, de l'administration civile et ecclésiastique, de l'état des finances, des familles illustres et enfin des rois de Suède. » « Volume fort rare, parce que certains détails indiscrets donnés sur ces pays le firent supprimer lors de son apparition », dit Deschamps dans son *Dictionnaire de géographie ancienne et moderne*, 1870, in-8°, article *Aboa*).

2. « M. Chanut, partant de Stockholm, y laissa le sieur Piques, secrétaire de l'ambassade, pour avoir soin des affaires du Roi en son absence. Le sieur Piques agit auprès de la reine et des ministres pendant cinq ou six mois, sans lettre de créance, prenant le titre d'agent. Au mois de décembre 1651, le Roi donna au sieur Piques le titre de résident, qu'il a porté jusqu'au mois de novembre 1654, que le Roi, ayant envoyé le baron d'Avaugour, ambassadeur en Suède, le rappela. » (*Négociations de Suède.* Ms. de l'Arsenal, n° 4764, f° 2.)

voulu ; mais il l'y ajouta de sa main, avec un petit *Quanquam, etc.* ; j'en ai fait présent depuis à M. Blondel, et mis dans ma bibliothèque la copie manuscrite du même ouvrage. Depuis ce jour, M. Guldenstolp a entretenu commerce de lettres latines avec moi ; mais je n'en ai pu retrouver aucune dans mes papiers pour m'assurer mieux de la manière dont son nom, qui est tout à fait finlandois, s'écrit ; mais cela est peu important.

D'Abo nous vînmes à Borga [1], petite ville de Nylandie, de là à Viborg [2], capitale de la Carélie, où il y avoit ci-devant un siège épiscopal et où il y a encore une très bonne forteresse pour tenir en bride les Moscovites, dont le pays et la Carélie sont contigus. Ensuite, partant de Viborg de très grand matin, parce que nous avions une longue traite à faire, nous traversâmes sur la glace dans nos traîneaux le golfe Finnique et entrâmes dans l'Ingrie, qui autrefois appartenoit aux Moscovites et est à présent dépendante de la couronne de Suède. Ainsi les habitants de cette province n'ont ni quitté leurs habits, ni changé de religion pour avoir changé de maîtres. Ils sont grecs schismatiques et ont une assez belle église, pour le pays, à Narva [3], où nous cou-

1. Borga, ville et port de commerce de la province de Nyland (Finlande), au fond d'une large baie couverte par des îles.

2. Viborg, en finnois *Wiipuri*, ville forte et port maritime de la Finlande méridionale, chef-lieu de province, au fond de la baie de Viborg, du golfe de Finlande.

3. Narva, actuellement ville et port marchand du gouvernement de Pétrograd, à 12 kilomètres de la baie de Narva, dans le golfe de Finlande. C'est sous les murs de Narva que

châmes et fûmes le lendemain entendre leur messe, plus par curiosité que par dévotion. Il fallut, comme les autres, acheter de petites bougies à la porte du temple, que nous appliquâmes contre la muraille, qui est toute couverte de marmousets fort enfumés, car cela ne peut s'appeler des images. Il n'y a que le célébrant qui entre dans le sanctuaire. Le peuple n'a point de place réglée et ils se mettent dans la nef comme ils se trouvent. On ouvre la grille qui sépare le chœur de la nef quand on va dire la messe qui est fort longue ; à l'élévation, on tire un grand rideau qui cache le prêtre le reste du temps qu'il est à l'autel. Ils consacrent en pain levé et croient à la présence réelle. De là nous revinmes dîner à notre hôtellerie, après avoir acheté quelques fourrures qui sont à Narva à très grand marché : une très belle martre zibeline pour dix écus, qui en coûteroit trente à Stockholm. Il y en a de telles qui s'y vendent trois cents livres pièce ; mais en cette ville-ici je n'en vis point de si chères. Les peaux de renards noirs sont les plus estimées et la moindre vaut cent cinquante livres ; et il y en a de 350 et jusqu'à 500 livres. Nous achetâmes là aussi quelques autres curiosités de Moscovie, comme des toiles peintes qui ne se déteignent point à la lessive, des écritoires de cuir très propres, des livres en langue russe, des épingles fort longues et fort grosses, mais très proprement limées, dont on pourroit fort bien se servir au lieu

Charles XII battit, le 2 décembre 1700, l'armée russe dix fois plus forte que la sienne ; mais en 1704 la ville fut prise par Pierre le Grand et appartient depuis lors à la Russie.

de clous pour attacher de petits tableaux et autres colifichets dans les ruelles des dames. Ma mère, grande bijoutière, s'en servit à cet usage. Il y a là un fort bon château de pierres brutes, qu'on nomme Ivangorod [1] et où les Suédois ont garnison.

De Nerva par l'Esthonie, pays plat et abondant, nous gagnâmes Revel [2] et Pernaw [3], villes assez considérables, et étant entrés dans la Livonie, l'un des plus beaux fleurons de la couronne de Suède, nous arrivâmes après beaucoup de fatigues, sains et saufs, à Riga [4], qui en est la capitale, place considérable pour sa situation, et que les Suédois ont très bien fortifiée, le propre jour des ides de mars. La ville est grande et belle, et je la crois, pour le moins, d'aussi grande étendue qu'Arras, et guère moins forte. Elle est assise sur le bord de la Dvine ou Dune (Dvina, Duna), car on dit l'un et l'autre, rivière plus large et plus profonde que la Seine n'est à Rouen. Les grands vaisseaux y remontent avec la marée : quoiqu'imperceptible dans la mer Baltique, elle ne laisse pas de se faire sentir dans le fond du golfe de Riga, et peut-être aussi au fond des golfes Bothnique

1. L'ancienne forteresse d'Ivangorod, située sur la rive droite de la rivière la Narova, en face de Narva, est actuellement complètement abandonnée.

2. Ville maritime et port fortifié de la Russie occidentale, chef-lieu du gouvernement d'Esthonie.

3. Pernau ou Pernav, ville du gouvernement de Livonie, sur la rive droite de la Pernava, à 1 kilomètre de son embouchure dans le golfe de Riga.

4. Riga, chef-lieu du gouvernement de Livonie, sur les deux rives de la Duna ou Dvina occidentale, à 12 kilomètres de son embouchure dans le golfe de Riga.